

belle et confortable assurance qu'il avoit reçue de vivre désormais net de toute forfaiture. Aussi, lorsqu'il sortoit de la susdite grotte, il sembloit à son compagnon un tout autre homme qu'il n'étoit.

## CHAPITRE V

**D**es premières paroles du Crucifix à François et comment, par la suite, il porta dans son cœur la vive passion du Seigneur Jésus jusques à l'heure de son trépas.

Comme il imploroit un jour la miséricorde de Dieu avec plus de ferveur que de coutume, le Seigneur lui montra d'une manière sensible que dorénavant il lui seroit suggéré tout ce qu'il devoit faire. Alors ne se tenant plus d'aise et de joie, il laissoit comme malgré lui-même échapper quelques secrets de ses révélations. Ainsi il alléguoit avec prudence et retenue qu'il ne faisoit plus état de s'en aller en Pouille, mais qu'il délibéroit d'entreprendre de beaux et nobles faits dans son propre pays. Ses compagnons le voyant étranger à leurs passe-temps, dont il se

tenoit éloigné en esprit, nonobstant que parfois il se mêloit à leur société, lui disoient par manière de raillerie : « Sus, veux-tu donc, François, prendre femme ? » A quoi il répondoit avec un certain embarras. De là à quelques jours, passant devant l'église de Saint-Damien, il lui fut enjoint par une voix intérieure qu'il eût à y entrer. Ce qu'ayant fait, il se mit à prier dévotement devant l'image du Crucifix, lequel lui parla avec une merveilleuse compassion et bénignité : « François, ne vois-tu pas que ma demeure tombe en ruine ? Va donc et la répare pour l'amour de moi. » — « Ainsi ferai-je volontiers, Seigneur, » dit-il étonné et confondu, s'imaginant qu'il lui étoit parlé de la présente église, réduite par la force du temps en si piteux état. Au demeurant cette parole le remplit de lumière et de sainte allégresse, si bien qu'il ne pouvoit douter dans le fond de son âme que Jésus crucifié l'avoit interpellé de sa bouche bénie. Étant sorti de l'église, il rencontra un prêtre, là tout près, auquel il donna certains deniers en lui disant : « Je te requiers et prie, Messer, d'acheter de l'huile et de la faire brûler devant le crucifix, et lorsque tu auras dépensé ce peu d'argent, de rechef je t'en donnerai davantage selon le besoin. » Dès cette heure son cœur fut tellement blessé et attendri au souvenir des passions du Seigneur Jésus, que, tant qu'il vécut, il en porta les vestiges et stigmates en son corps, comme par après il apparut manifestement en la

rénovation des stigmates effectives, merveilleusement imprimées dans sa chair et très-clairement démontrées. C'est pourquoi il affligea et châtia son corps par de dures macérations, âpre et sans pitié pour soi-même en santé comme en maladie, sans jamais se relâcher ; ce qu'il confessa au jour de son trépas, s'accusant d'avoir grièvement failli à l'endroit de son frère le corps. Une autre fois, tandis qu'il alloit seul à l'église de Notre-Dame de Porziuncule, il pleuroit et se lamentoit à haute voix ; ce qu'ayant ouï un homme de grande dévotion, qui s'imaginait que ce fût quelque mal subit, il lui demanda, mû à pitié, pourquoi il pleuroit si amèrement. « Las ! dit-il, je pleure la passion de mon Seigneur, et jamais je ne devois rougir d'aller par tout le monde pleurer à haute voix. » Lors, celui-ci se prit à pleurer même avec lui. Au sortir de l'oraison, ses yeux sembloient tout tâchetés de sang pour les pleurs qu'il avoit répandus. Car, il s'affligeoit dans les larmes et les gémissements et de plus, en l'abstinence du boire et du manger, en mémoire de la passion du Seigneur Jésus. Toutes les fois qu'il mangeoit en la compagnie de ses frères, il saupoudroit de cendre son écuelle et leur alléguoit pour excuse de son abstinence que sœur Cendre étoit chaste. Seyant un jour à table, un frère l'avisait que la benoîte Vierge Marie avoit vécu en un si pitoyable dénuement qu'elle n'avoit rien à donner à son cher enfant. Incontinent l'homme de

Dieu tira force soupirs de douleurs, et se retirant de table, mangea son pain à terre, ou bien il faisoit une pause, sans bouger, ni boire, ni manger, tant il étoit arrêté en la contemplation de choses célestes. Il ne vouloit pour lors n'être troublé ni interrompu par aucune parole et disoit aux frères, qui l'entendoient soupirer d'une manière si douloureuse, qu'ils eussent à louer Dieu et fidèlement prier pour son besoin. Au demeurant, nous avons suivi tout d'un trait ce déduit au regard de ses pleurs et de son abstinence, afin de démontrer comment, par l'effet de la vision et des paroles du Crucifix, il fut toujours conforme jusqu'au trépas à la passion du Seigneur Jésus.

## CHAPITRE VI

Comment il esquiva les poursuites de son père  
et des siens.

Il se leva donc tout joyeux de la vision et allocation du Crucifix, se signant du signe de la croix, et montant à cheval avec un paquet d'étoffes belles en couleurs variées, il se dirigea sur la ville de Foligno, où il vendit cheval et marchandises, et tout aussitôt s'en revint à l'église de Saint-Damien. Y ayant trouvé un pauvre prêtre, dont il baisa la main avec grande foi et dévotion, il lui remit l'argent qu'il avoit et déduisit par ordre tout le fil de son dessein. Ce bon prêtre, émerveillé d'un changement si subit, ne vouloit l'en croire non plus que recevoir ses deniers dans la créance que c'étoit pur jeu et moquerie. François, au contraire, ferme en son propos, s'évertuoit à donner bon crédit à ses paroles et le

prioit avec instance de le recueillir en sa compagnie, tellement que le prêtre se rendit à une si vive prière, tout en protestant, par la crainte des parents, de ne point prendre les deniers, lesquels en véritable contempteur des richesses, le serviteur de Dieu jeta par la fenêtre ni plus ni moins qu'une vile poussière. Cependant, son père ayant jour et nuit l'œil aux aguets sur la conduite qu'il tenoit, s'enquit du lieu où il vivoit. Et comme il connut que François se tenoit à Saint-Damien, tout changé en ses mœurs et habitudes de vie, il fut pris de douleur et d'un si violent courroux qu'ayant appelé à soi ses amis et ses voisins, il courut à lui par le plus bref sentier. Mais à cause que François étoit novice en la chevalerie du Christ, aussitôt qu'il connut l'arrivée de ses furieux poursuivants, il lâcha pied devant l'ire paternelle et s'alla cacher, un mois entier, dans une caverne secrète, préparée pour une semblable conjoncture. Un sien ami avoit seul connoissance de cette caverne, lequel lui apportoit quelque peu de nourriture qu'il mangeoit en secret; priant sans cesse ni relâche, avec larmes et soupirs, au bon Seigneur qu'il le voulût bien délivrer d'une si méchante poursuite et qu'à l'aide de sa bénigne faveur il accompliroit les vœux qu'il avoit faits à sa divine Majesté.

Priant de la sorte dans les pleurs et dans les jeûnes, sans confiance dans son industrie ni vertu, tout son espoir reposoit en Dieu, lequel au milieu

des désolations et des ténèbres l'avoit néanmoins comblé de joie ineffable et lumineuse charité. Ensuite de quoi il quitta la caverne et s'achemina vers Assise, élevé en courage, muni des armes de sainte confiance au Christ Sauveur; et se gourmandant soi-même de sa couardise et crainte vaine, il se livra franchement aux mains et aux mauvais traitements de ses poursuivants. Lorsque ses proches et amis le virent si chétif et si débilité par les macérations et pénitences, ils l'estimèrent pour fou et insensé, le huant avec force opprobres et moqueries, et lui jetèrent des pierres et de la boue. Le chevalier du Christ, comme sourd et aveugle, rendoit grâces à Dieu, ni plus altéré, ni abattu par tant de vilénies et d'outrages. Il vint vers son père parmi le bruit et le vacarme, émis à son endroit sur les places et carrefours d'Assise, et son père courut à lui, non point comme libérateur, mais comme assassin, impitoyable et implacable tel que le loup au regard des brebis. Et jetant sur son fils un œil tors et tout enflammé d'âpre courroux, il l'appréhenda au cou, le tira au logis et le renferma dans une noire prison avec battements et paroles outrageuses, attendu qu'il prétendoit l'induire de rechef aux vanités du siècle. Mais n'étant abattu ni par paroles et menaces, ni par cruels traitements, bien plus, tout glorieux en patience, François se roidissoit et s'animoit à mener à bonne fin son saint propos.

Or, il advint que son père, étant allé en campagne pour des affaires de nécessité, sa mère toute dolente et contraire aux méchants déportements de Bernardon, l'entreprit seule à seul avec de doux et amiables discours. Et d'autant qu'elle ne le put plier à d'autres sentiments, émue à pitié et toute larmoyante, elle se prit à rompre ses liens et le laissa aller en liberté. François s'en revint à son premier lieu avec actions de grâces au Dieu tout-puissant; usant d'une plus large liberté en tant qu'éprouvé aux essais des démons, et façonné en l'école des tentations, l'âme plus fervente et purifiée au feu des outrages, plus grand en son cœur, il s'acheminoit à de grandes entreprises. Son père, revenu de la campagne et ne le trouvant plus au logis, ajoutant péché à péché, s'emporta en injures contre sa femme, puis courut au palais de la commune, où il porta sa plainte devant les consuls d'Assise, à cette fin qu'ils eussent à lui faire droit touchant les deniers, que son fils avait emportés du logis. Ceux-ci, à la vue d'un trouble si étrange, enjoignirent à François de comparoir devant eux, lequel répondit au messenger que grâces à Dieu, il étoit libre et n'avoit rien à départir avec les consuls, attendu qu'il étoit simplement serviteur du Dieu très-haut. Comme il déplaisoit aux consuls de l'appréhender de vive force, ils dirent à son père : « Comme serviteur de Dieu il est hors de notre puissance, » Lors Bernardon, n'obtenant

rien par là, se tourna vers l'Évêque d'Assise, lequel en homme sage et discret, requit courtoisement son fils de comparoir devant son tribunal. Et François répondit au messenger : « Oui, je me rendrai près de Messer l'Évêque, parce qu'il est maître et seigneur des âmes ; » lequel l'accueillit en cordiale allégresse et lui parla en cette sorte : « Ton père est troublé à ton endroit et gravement scandalisé. Si tu veux servir Dieu, rends l'argent que tu as. Car d'autant que ces deniers sont le fruit d'injustes trafics, Dieu n'entend point que tu les dépenses au profit de l'église pour les péchés de ton père. Rends-les donc, et son courroux s'apaisera. » Incontinent l'homme de Dieu se leva la joie au cœur, et réconforté par les paroles de l'Évêque, il apporta les deniers devant lui en disant : « Messer, je veux rendre avec les deniers qui lui reviennent, encore tous les habits que je porte. » Et sur ce, entrant en la chambre de l'Évêque, il se dépouilla même de sa chemise, mit le tout à ses pieds et sortit de la chambre tout nu. « Écoutez-moi, s'écria-t-il, jusqu'à cette heure j'ai appelé Pierre Bernardon, mon père. Mais parce que j'ai résolu de servir au Seigneur Dieu, je lui rends l'argent, qui lui a causé un si grand trouble, et voirement tous les habillements faits avec son avoir. Et dorénavant je veux dire : Notre Père, qui êtes aux cieux, et non plus : Mon père Pierre Bernardon. » On vit alors que l'homme de Dieu portoit sur sa chair un cilice.

Cependant Bernardon, s'étant levé furieux, prit les deniers et les habillements, qu'il porta en son logis, tandis que les gens de céans se courrouçoient de ce qu'il ne lui avait laissé aucune harde pour se couvrir, et tout dolents à la misère de François, ils se prirent à pleurer à chaudes larmes. Mais l'Évêque, considérant une si belle ferveur et constance merveilleuse, le reçut entre ses bras sous son manteau, parce qu'il comprenoit par une lumière d'en-Haut la conduite de l'homme de Dieu et qu'il savoit qu'elle étoit un mystère secret, si bien que depuis lors il devint son aide, son confort et son guide aux choses intérieures de la charité.

## CHAPITRE VII

**D**u très-grand labeur qu'il endura pour rajuster l'église de Saint-Damien.

Le serviteur de Dieu, François, dépouillé (note 3) de toutes choses au monde, n'avoit plus d'yeux sinon en la justice divine, et prenant à mépris le siècle présent, il se disposa par tous les moyens au loyal service de Sa Majesté. Il s'en revint à l'église de Saint-Damien en grande joie, puis se couvrit d'un habit d'ermite et s'efforça de réconforter le prêtre de cette église par tous les discours que lui avoit tenus l'Évêque. S'étant acheminé vers la ville, il récitait les louanges de Dieu par les places et les bourgades, comme ivre du Saint-Esprit. Après quoi, il ne pensa plus qu'à ramasser force pierres pour le besoin de la dite église. « Qui me donnera une pierre,

disoit-il, aura une récompense ; qui deux, deux récompenses ; qui trois pierres, trois récompenses ; » et maintes autres paroles en ferveur d'esprit, lesquelles sortoient de la bouche d'un homme simple et sans lettres, qui avoit à grand mépris l'humaine sagesse. Presque tous se moquoient de lui, le tenant pour fou. D'autres, au contraire, pleuroient de tendresse et de piété, le voyant sitôt élevé des ébats et vanités mondaines à une si belle ivresse du divin amour. Raconter combien il dut souffrir en cette entreprise, seroit chose de longue haleine et difficile à déduire. Car, ayant mené une vie commode et aisée au logis paternel, il ne se contenoit point de porter les pierres sur ses épaules. Ce qu'avisant le dit prêtre qu'il se chargeoit au delà de ses forces, il s'étudioit en dépit de sa pauvreté à lui faire la meilleure chère qu'il pouvoit comme étant plus conforme à la vie de François dans le siècle. Or, celui-ci s'apercevant un jour des bons offices de cette charité, se dit à soi-même : « Trouveras-tu toujours un si amiable prêtre, lequel t'assiste et caresse avec une si gentille courtoisie ? Est-ce là la vie pauvre, que tu as fait le propos d'élire ? A la façon des pauvres, allant de porte en porte, tenant à la main ton écuelle, te recueillant toutes sortes de restes, il te faut bénévolement vivre au Seigneur, lequel pauvre naquit et très-pauvre vécut dans le siècle et demeura pauvre et nu en sa passion, voirement enseveli en la sé-

pulture d'autrui. » Et partant il prit son écuelle et alla par la ville, quêtant la charité de porte en porte. De quoi plusieurs ne revenoient pas, parce qu'ils le savoient autrefois de bouche si mignonne et le voyoient maintenant si humble et si humilié par le plus singulier changement. Mais lorsqu'il voulut manger les rogatons qu'il avoit mendiés, il frémit en son cœur, attendu que, loin de manger, il n'avoit pas coutume de regarder des choses si dégoûtantes. Cependant relevant son courage, il s'enhardit à y toucher, et il lui parut que jamais pitance n'avoit eu plus fine saveur, tout éjoui et glorieux en Dieu, parce que sa chair, encore que débile et déprimée, étoit réconfortée en toute grâce et plaisance à l'entente des choses âpres et amères. Au demeurant, il intima à ce bon prêtre qu'il n'eût jamais à lui emprêter une nourriture plus savoureuse.

Son père, qui le voyoit dans une si piteuse abjection, frémissait de rage et de courroux, et plus il l'avoit vivement aimé, plus il avoit de honte et de ressentiment pour sa chair, exténuée par de si rudes pénitences. Il le maudissoit partout où il le rencontroit. Mais l'homme de Dieu, entendant les invectives de son père, se prit pour père un pauvre mendiant et lui dit : « Viens avec moi, je te départirai les charités qu'on me fait, et dès que tu entendas mon père maugréer et me maudire, je te dirai : Père, bénis-moi ; et tu me signeras du signe de la croix et me

béniras en son lieu et place. » Et ainsi faisoit le mendiant, et l'homme de Dieu alléguoit à son père : « N'estimez-vous point que Dieu ait le pouvoir de me donner un père, lequel me bénisse au rebours de vos malédictions ? » Parmi ceux qui le poursuivoient de leurs injures et outrages, il s'en trouvoit qui ne pouvoient contenir leur étonnement et leur admiration pour sa patience du tout invincible. Il advint qu'en la saison d'hiver il se tenoit en oraison, et lors son frère, passant près de lui, dit à un autre par manière de moquerie : « Dis à François qu'il te vende une chopine de sueur. » Ce qu'ayant ouï l'homme de Dieu transporté d'allégresse, il répartit avec ferveur d'esprit en langage françois : « Oui certes, cette sueur je la vendrai à mon Seigneur. » Et comme il n'avoit aucun repos au regard de la susdite église, il alloit par la ville quérir l'huile pour les lampes, qu'il faisoit brûler jour et nuit. Il vint une fois à une certaine maison, où des particuliers se livroient à des jeux et passé-temps mutuels. Il eut honte de demander la charité et continua son chemin. Puis se prêchant et gourmandant soi-même comme ayant failli, il retourna au même lieu et confessa son manquement et sa honte à demander franchement la charité, il se mit à requérir l'huile pour l'amour de Dieu et les lampes de l'église. Parmi les manœuvres et la besogne, il s'écrioit à haute voix en ferveur d'esprit aux habitants, qui passaient près de l'église :

« Venez tous et m'aidez en l'ouvrage de l'église de Saint-Damien, attendu qu'ici fleurira un monastère de femmes, dont le renom et la sainte vie rendront gloire au Père céleste par toute l'Église. » Et de la sorte, tout plein de l'esprit de prophétie, il annonça en toute vérité les choses futures, d'autant qu'en ce saint lieu la glorieuse religion et ordre excellentissime de pauvres Dames et sacrées Vierges (note 4), dressé durant quasi six années par les bons exemples et la conduite du bienheureux François, en tira son commencement, si bien que leur vie merveilleuse et leur ordre glorieux furent pleinement reconnus et affermis par l'autorité apostolique de la sainte mémoire du pape Grégoire IX, alors évêque d'Ostie.



## CHAPITRE VIII

**C**omment ayant entendu les conseils évangéliques,  
il se vêtit en une autre manière.

Pendant que le bienheureux François souffroit mille peines pour réparer l'église de Saint-Damien, il n'avoit d'autre vêtement que la tunique des ermites avec un bâton à la main, les pieds chaussés et un cordon dessus les reins. Mais entendant un jour la messe des Apôtres, où se lit en l'évangile comment Notre Seigneur manda ses disciples prêcher avec défense de prendre pour viatique ni or, ni argent, ni besaces, ni tuniques doubles, ni bâton, ni chaussure, il dit alors tout joyeux et avec la meilleure intelligence que le béni prêtre lui en donna : « Et ne voilà-t-il pas ce que je pourchasse de toutes mes forces et désirs ? » Et se ressouvenant de ce qu'il avoit entendu, il quitta incontinent tout ce qu'il avoit en double et

s'accoutra d'une pauvre et mesquine tunique et d'une corde sur les reins en place de ceinture. Ne songeant plus qu'aux paroles de la grâce, et méditant en quelle manière il pourroit s'y conformer, il se résolut moyennant l'opération divine à devenir héraut de perfection chrétienne et à prêcher la sainte pénitence. Ses paroles n'étoient ni vaines, ni dignes de risée, mais poignantes et passant jusqu'à la moëlle des os, en sorte que les cœurs se rendoient maniables à merveille. Lorsqu'il commençoit son propos, il avoit accoutumé de saluer un chacun comme il suit : « Que le Seigneur Dieu te donne la paix ; » ayant ensuite témoigné qu'il avoit appris par révélation de Dieu une si belle salutation. C'est également chose merveilleuse et tout-à-fait notable qu'avant sa conversion un messenger mystérieux alloit souvent par les rues d'Assise et saluoit les gens par ces paroles : « Paix et bien. » Aussi tient-on en ferme créance que, de même que Jean, héraut du Christ, vint à manquer avec l'apparition du Sauveur, de même cet homme prévint le bienheureux François comme messenger de paix et plus ne comparut après sa venue. Et partant, l'homme de Dieu, conformément aux usages des prophéties, annonçoit la paix et prêchoit le salut tout aussitôt après son héraut et précurseur, si bien qu'à ses avertissements salutaires, de grandes multitudes d'hommes se tournoient vers la paix véritable, bien qu'auparavant en discord avec le Christ.

La vérité de pure et simple doctrine se répandant de çà et de là avec la bonne odeur de la sainte vie du bienheureux François, certains hommes, deux ans après sa conversion, se vinrent ranger à la discipline de la pénitence et se joindre à lui en ressemblance d'habit et de conduite. Parmi eux fut frère Bernard de sainte mémoire, lequel considérant sa ferveur et sa constance aux choses de Dieu, fit propos en son cœur de partir aux pauvres tout son avoir et de s'enrôler en sa compagnie ; c'est pourquoi venant un jour à l'homme du Seigneur, il lui décela son dessein, et celui-ci lui dit de venir au logis un soir qui lui indiqua. Le bienheureux François rendit grâce de ce que, n'ayant encore aucun compagnon, Messer Bernard lui étoit envoyé, homme de grande édification et vertu nompareille. Il vint en son logis en toute joie et se tint avec lui toute la nuit. Lors Messer Bernard entr'autres déduits lui demanda ce que pourroit faire de plus séant un homme, qui ayant reçu de son Seigneur peu ou beaucoup de richesses, et cela durant plusieurs années, estimeroit ensuite ne les devoir plus retenir ? « Il les doit rendre à son Seigneur, répliqua le bienheureux François. » Et Messer Bernard : « Donc, frère, je veux maintenant donner par amour pour mon Sauveur tous les biens temporels, qu'il m'a donnés, et partant qu'il soit fait selon que tu le jugeras. » Le Saint répondit : « Demain au grand matin, nous irons à l'église et nous

connoîtrons par le saint Évangile comment le Seigneur enseigna aux disciples. » Et se levant au matin avec un autre, nommé Pierre, qui avoit grand désir d'être frère, ils vinrent à l'église de Saint-Nicolas près de la place d'Assise. Et comme simples qu'ils étoient, ils ne savoient point où trouver l'enseignement du saint Évangile touchant la renonciation au siècle, ils prioient Dieu dévotement de leur démontrer sa volonté en la première ouverture du livre. L'oraison finie, le bienheureux François ouvrit à genoux devant l'autel le livre fermé et soudain il tomba sur ce conseil de Dieu : *Si tu veux être parfait, va et vends tout ce que tu as et le départis aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux.* A cette trouvaille, François se réjouit grandement et rendit grâce à Dieu. Mais comme il étoit véritable amateur de la Trinité, il voulut être assuré par un triple témoignage, et partant ouvrit le livre une deuxième et troisième fois. En la deuxième ouverture fut notable cette parole : *Ne portez rien par le chemin ;* et en la troisième : *Quiconque veut venir après moi, se renie soi-même.* Le bienheureux François confirmé par chaque ouverture du livre en son propos et desir déjà conçus, dit à Bernard et à Pierre : « Frères, qu'ainsi soit notre vie et ordonnance et mesmement de tous ceux, qui se voudront joindre à notre compagnie. » Ensuite de quoi s'en alla Messer Bernard ; et ayant vendu son bien et ramassé une grosse somme d'argent, il la répartit

aux mains des pauvres d'Assise. De même fit Pierre selon ses facultés, et tous deux prirent l'habit, comme le saint auparavant l'avoit pris, et ils vécurent avec lui selon la forme de l'Évangile à eux démontrée par un signe certain du Seigneur, ainsi que le Bienheureux François l'enregistra en son testament : « Le Seigneur m'a montré que j'eusse à vivre en la forme du saint Évangile. »

## CHAPITRE IX

**D**e la vision du frère Silvestre avant son entrée dans l'Ordre.

Comme il a été dit, Messer Bernard ayant donné aux pauvres tout son bien, le B. François, qui étoit là présent, glorifioit Dieu en son cœur pour une si vertueuse opération, lorsque survint un certain prêtre du nom de Silvestre, auquel le Saint avoit acheté des pierres pour l'église de Saint-Damien. Celui-ci enflammé de convoitise à la vue de l'argent, qui se distribuoit par l'effet des remontrances de l'homme de Dieu : « François, dit-il, tu m'as mal payé pour les pierres que tu m'achetas. » Ce qu'entendant le contempteur d'avarice, il alla à Messer Bernard et mit la main dans les plis de son manteau, où étoit l'argent, en tira avec grande ferveur d'esprit, en